

Interventions sur l'exposé de J. Favez-Boutonnier : « Abandon et névrose », Société Française de Psychanalyse», La Psychanalyse, 1958, n° 4, les psychoses, pp. 318-319 et p.320

⁽³¹⁶⁾Séance du 7 mai 1957 : Mme J. FAVEZ-BOUTONIER. : Abandon et névrose

L'abandon de l'enfant par la mère a des conséquences objectives étudiées avec des méthodes d'une rigueur presque expérimentale par de nombreux observateurs (Spitz, Bowlby, Jenny Aubry). D'autre part, des psychanalystes (Germaine Guex, Charles Odier) ont décrit un type de malades atteints des névrose d'abandon, dont la vie psychique est dominée par le problème de la sécurité affective et la crainte de l'abandon. Bien que l'abandon soit réel dans le cas de l'abandonné (privé ou séparé de sa mère), et virtuel dans le cas de l'« abandonnique », dont la constitution plutôt que les événements explique la névrose, un rapprochement entre les deux types de sujets qui souffrent d'abandon s'est avéré inévitable. Le même schéma (frustration libidinale aboutissant à une avidité ambivalente inépuisable) est valable dans les deux cas, tant pour les abandonnés que pour les « abandonniques », l'existence des derniers paraissant alors être établie aussi objectivement que celle des premiers. Pourtant, si la « névrose d'abandon », n'est pas un ensemble de phénomènes réactionnels à un abandon vrai, elle n'est pas non plus une névrose au sens freudien du terme. Elle n'est pas la conséquence d'un conflit, mais d'une véritable « malformation » du moi dont une structure archaïque persiste à côté de secteurs plus évolués (Germaine Guex, *La névrose d'abandon*). Cette « malformation » n'apparaît d'ailleurs souvent qu'au cours de la cure psychanalytique. Elle ne peut être traitée par la technique habituelle, car le traitement doit être « sécurisant et revalorisant » (G. Guex).

Pourtant les états qui ont été décrits sous le nom de « névrose d'abandon » présentent un incontestable intérêt. Leur découverte est-elle due à un progrès réel des connaissances psychanalytiques, qui nous amène à l'une des limites d'utilisation de la technique classique ? Ou à un « artefact », si l'on peut dire, de la psychanalyse ? Nous inclinons vers cette dernière hypothèse. Constatons que dans un article récent¹, l'auteur considère que l'état de dépendance, équivalent de l'état « abandonnique » correspond à une relation d'objet archaïque qui, loin d'être anormale, apparaît chez l'analysé au cours de toute analyse bien conduite (c'est-à-dire méthodiquement frustrante), qu'il s'agisse d'un malade ou d'un futur analyste (analyse didactique). Selon l'auteur de l'article, la technique classique qui fait apparaître cet état, ne peut cependant le guérir s'il s'agit du malade (qu'il faudra « gratifier » avec prudence), ni le faire disparaître complètement s'il s'agit du futur analyste.

Quant à nous, au lieu d'accepter comme inévitable cette conséquence de la cure qui aboutit à en remettre en question les principes, nous nous demandons s'il n'y a pas plutôt lieu de chercher à quelle déviation dans la technique psychanalytique est dû cet « artefact ».

Le rapprochement que l'on établit est se référant à l'abandon entre ⁽³¹⁷⁾l'enfant à qui sa mère a manqué, et le patient qui ne trouve pas dans l'analyse ce qu'il y cherche, suppose une interprétation réaliste de la situation analytique qui tend à considérer la frustration que subit le patient comme réelle, et à y voir la cause de ses attitudes d'« abandonnisme », qu'il faudrait dès lors guérir par des « gratifications » non moins réelles.

Or, en refusant de se prendre au leurre des exigences du patient, le psychanalyste n'est nullement assimilable à une mère qui abandonne son enfant. Car l'analyste est *présent*, et sa présence se manifeste par des interventions verbales qui sont, pour le patient, la garantie qu'il est entendu et compris, et qu'une relation humaine valable existe entre l'analyste et lui. Si l'analyste, soucieux d'assurer la rigueur scientifique de sa technique, en arrive à substituer un ensemble de règles appliquées automatiquement, à sa présence d'esprit, la déshumanisation de la relation analytique est inévitable. On s'explique peut-être mieux ainsi pourquoi l'analyste accepte, en somme, dans le schéma « abandonnique », d'être assimilé aux nurses masquées et silencieuses qui accomplissent leur devoir strict à heures fixes dans les pouponnières, ou aux mères qui privent leur enfant du meilleur d'elles-mêmes.

Pour remédier aux réactions dites « d'abandon » qui amènent le traitement à une impasse, et pour comprendre à temps leur signification, il ne s'agit pas de remplacer un rituel par un autre, mais de rendre à la cure son dynamisme et à l'analyse son esprit.

« résumé de l'auteur ».

Discussion :

F. DOLTO. — Je voudrais rapporter l'observation d'un enfant venant des maisons d'enfants abandonnés de Juifs déportés. C'était un enfant collante, accrochant n'importe qui.

¹ G. Reding Les états de dépendance en clinique psychanalytique, Rev fr. Psy, Janv.fév. 1957.

Son image du corps : c'étaient des trous au bout de tous les membres, mains, bouche, yeux, nombril. Cette enfant était une enfant-bouche de partout. Elle était nantie d'une tante qui la détestait, et qui voulait prendre la place de l'enfant au cours des séances.

Jusqu'à 5 ans, gâtée par ses parents, elle n'avait pas été abandonnée, mais la famille de son père n'aimait pas sa mère morte. L'enfant avait senti une situation d'abandon dans sa mère.

J'en viens à l'histoire de sa guérison.

La tante la mettait dans un train à l'arrêt à Saint-Lazare et l'a lâchée presque au moment où le train allait partir. L'enfant n'a pas eu la peur de mourir. La tante, se sentant coupable, avait voulu nier, minimiser l'incident.

– Et toi ?

– J'ai pensé à ceux qui auraient de la peine quand je serais morte.

– Et toi aurais-tu eu de la peine de mourir

– Non.

Cette enfant qui semblait n'avoir pas de cœur, l'a découvert en découvrant que des gens allaient manquer de quelque chose qui lui faisait ⁽³¹⁸⁾prendre conscience de ce qu'elle existait. Il fallait exister dans le chagrin de quelqu'un, une monitrice à laquelle elle était attachée.

Cette enfant qui n'avait pas eu de cœur est devenue charmante parce que le cœur a été réintrojecté après avoir été projeté dans la peine causée à autrui. Les abandonniques ne s'aiment plus parce qu'ils doivent disparaître pour s'aimer.

Dans les enfants infirmes du cœur, revendication latente, obsédée de la présence matérielle parce qu'elle n'avait pas la présence symbolique, le cœur.

On lui donnait à manger, mais on ne pouvait pas lui prouver qu'on l'aimait. Elle cherchait l'expérience d'être abandonnée totalement pour s'aimer.

D. LAGACHE. – [...]

J.-L. LANG. – [...]

J. FAVEZ-BOUTONIER. – Ce sont des événements réels qui amènent des troubles dans le développement. Le malade que vous avez en contrôle chez moi a eu des troubles de la relation maternelle. Dès qu'il y a relation duelle, votre patient vous apparaît comme disloqué. Si c'était un état de dépendance il serait sécurisé. Donc cet objet qui se retrouve dans cette relation réelle le démolit tout autant. Ce n'est donc pas un objet qu'on recherche alors qu'elle n'existe pas.

J. LACAN. – La communication de Mme Favez nous apporte de nombreux sujets de réflexion ; ce qui la situe c'est son humour, car ce qu'elle a développé sans dissimuler sa pensée, c'est sa conviction que la névrose d'abandon n'a rien d'analytique. Ce n'est pas une névrose ; c'est quelque chose qui est une référence à quelque chose de réellement basal.

C'est pourquoi on ne peut pas éliminer ce qui est pour nous prononcé de la lignée de ces carences primitives, nous ne pouvons pas éliminer cette question : Que mettre à la place ?

La névrose d'abandon est insoutenable dans la perspective analytique. La notion de relation d'objet est primordiale comme sujette à un certain développement dont on ne nous précise pas les ressorts ni les mirages. De la relation d'objet, au moins parmi nous, la critique n'est plus à faire.

⁽³¹⁹⁾La notion d'objet ne peut que dénoncer son insuffisance pour ce qui est de la relation entre le psychanalysé et l'analyste. Cette critique par où pêche-t-elle ?

Il y a des objets de tous ordres qui jouent un grand rôle dans l'économie psychique. Freud distingue l'objet de la tendance. La première critique à faire qui montre le caractère grossier de la notion d'abandon : *la relation de l'homme n'est pas à tel objet mais au manque assumé comme voie du désir*, assumé comme visée du petit enfant en présence de la mère.

L'enfant appréhende le manque d'objet lié au fait que la mère désire le phallus, est introduit dans une dialectique adressée au manque d'objet. Si ce rapport de l'homme à l'objet n'était pas fondé sur la possibilité de faire surgir un objet à la place d'un autre, il n'y aurait pas de transfert analytique. Si l'analyste se fait absent ce n'est pas pour provoquer le stress, ni doser une frustration, mais pour laisser la place à l'ambiguïté fondamentale de la coexistence du réel et du symbolique. Il n'y a pas là de construction hantée par le danger de la dépendance analytique ; nous sommes au point où s'arrête la compréhension de ce qu'est

l'analyse. Jung lui-même s'est arrêté de comprendre à ce point. À mettre au premier plan la distinction réelle – cette critique de la relation à l'objet implique la notion de manque d'objet chez un être qui vit dans le symbolique et le réel – cela est dangereux. Le grand succès de la névrose d'abandon n'est pas tellement auprès des jeunes analystes que chez certains malades qui y trouvent un support pour leur revendication névrotico-délinquante.

Des notions aussi confuses que celles de stress ou de retour à un état archaïque n'ont pu être définies. L'état de fusion est-il compatible avec l'abandon, quel est cet état primitif ? Régression massive sous l'influence de la raideur analytique, tu l'as fait apparaître à l'être sans visage. Tout ce que nous savons d'après Spitz c'est que le visage est présent dès les premiers jours. Mais tu a restitué l'ambivalence. Cet état primitif où l'ambivalence joue un si grand rôle n'a pas été suffisamment constitué pour être suivi de façon sûre.

De la relation primitive enfant-mère on peut faire un usage valable en distinguant dans la relation enfant-mère, un symbolisme avant tout, où la présence symbolique est différente en tant qu'elle apporte quelque chose de différent du besoin. Rien de plus exemplaire que l'enfant de F. Dolto qui dans un accident qui témoigne d'un manque de soins voit s'isoler la relation symbolique de la relation réelle. La relation primitive est la relation symbolique dans laquelle s'ouvre la relation d'amour à la mère différente de la relation de satisfaction de l'enfant pendu au sein et nourri. Balancement qui fait que la frustration dans la relation d'amour est écrasée dans la saisie du sein réel. Dans le don, le sein devient symbole de don, dans le refus du don la mère, en tant que pôle symbolique devient réelle (et non pas en tant que bonne ou mauvaise mère). L'objet de satisfaction peut devenir à tout instant objet symbolique, et la mère peut devenir réelle. Il ne s'agit ni d'amour, ni de haine, mais de la perte et du manque sur le plan imaginaire.

La critique de la névrose d'abandon nous suggère des études plus poussées, et nous fait revenir à la nécessité d'articuler les rapports du sujet humain avec son objet plus qu'à une relation psychologique massive.

(320) J. FAVEZ-BOUTONIER. – Je ne crois pas à la notion de fusion primitive. Quant à *l'être sans visage* ; je ne suis pas tellement sûr que ce que montre Spitz n'est que le *schéma* du visage, très loin de ce que nous appelons un visage. Je veux dire sans traits définis, j'aurais pu dire à double visage.

Ce qui me gêne dans la relation *d'objet* c'est ce qu'il y a de vivant. Mettre cette étiquette sur tout ce qui est offert à l'homme risque d'orienter vers une solidification des choses.

Par moment dans ta façon de présenter les choses dans une phénoménologie qui s'abstient de tout ce qui est instinct, j'admire ta rectitude. Quand tu parles de désir tu te réfères à une expérience vécue du désir. Quand nous arrivons à des notions qui nous reportent à des expériences aussi lointaines de notre conscience, j'ai le sentiment que tu rapportes en l'expliquant, comme venant de l'objet mère tout ce qui se rapporte à l'instinct.

J. LACAN. – Je ne suis pas contre l'instinct. Seulement quand je parle de la relation d'objet, je parle de la relation d'objet. Le besoin de se nourrir n'est pas quelque chose d'unilinéaire. Être sevré, ne pas être sevré n'est pas seul, mais le rapport d'amour qui doit se rapporter – pourquoi pas ? – à un certain instinct.

Les phénomènes de l'inconscient que tu tenais comme allant de soi, que nous les saisissions dans le conscient, c'est faux. L'inconscient est dans le jeu des choses. La raison est là dans la façon dont se structurent les relations, mais l'enfant n'en a pas conscience.

Dans *La Science des Rêves* les pensées vivent d'abord et en elles-mêmes et le conscient y intervient pour en prendre une conscience partielle.

D. LAGACHE. – L'opposition entre l'objet et l'instinct équivaut à la relation entre sujet et objet. La faim est l'intuition de la valeur nutritive. Dans l'instinct est impliquée la relation d'objet qui est fondamentale.

J. FAVEZ-BOUTONIER. – Dans l'expérience même on ne peut pas réduire l'instinct à l'objet.

D. LAGACHE. – Oui et non. On tend vers des objets...

J. LACAN. – Mais pas vers des objets prédéterminée et typiques chez l'homme.

D. LAGACHE. – Vous aimez mieux « les relations interpersonnelles ». Clérambault dans l'érotomanie parle toujours d'objet.

J. FAVEZ-BOUTONIER. – Il y a danger que l'analyste se prenne lui-même pour un objet et se remplace par un objet.

D. LAGACHE. – L'objet n'est pas la chose.